

Chantal Litalien

Interprète-moi ça!

Je vais être en retard, je vais être en retard... Jean marchait aussi vite qu'il le pouvait, ou du moins que lui permettaient ses chaussures neuves, raides et inconfortables à souhait. Si j'ai le poste, se promit-il, je m'en achète une autre paire et cette fois j'y mets le prix!

Il passa en vitesse devant un restaurant grec et capta, du coin de l'œil, le numéro civique : 345; il se rendait au 393. Les immeubles se succédaient, ne lui faisant grâce d'aucun numéro compris entre ces deux adresses. J'y suis presque : 389, 391 et... 395. Punaise de lit! Il en manque un, et c'est celui que je cherche en plus. Voyons, il doit bien être quelque part. À moins que...

Jean vérifia de nouveau l'annonce qu'il avait découpée :

Offre d'emploi

Louis Pasteur, scientifique réputé, cherche linguiste chevronné possédant des aptitudes particulières pour l'interprétation des termes de médecine. Se présenter au 393, rue de l'Époque, à 15 h 30 le 20 août 2004.

Il avait bien failli ne pas répondre à cette offre pour le moins inhabituelle. Mais les contrats se faisaient rares en cette période estivale et Jean se dit qu'il n'avait rien à perdre. Et puis, peu importe l'issue de la démarche, il aurait rencontré Louis Pasteur! Et, qui sait, peut-être bien qu'Hippocrate se joindrait à eux! Et Einstein... En tout cas, ce monsieur Pasteur était peut-être un brillant chercheur, mais il n'était pas doué pour le recrutement. Depuis quand offre-t-on un poste d'interprète sans préciser les langues de travail? Et c'est quoi l'idée de convoquer tout le monde en même temps? C'est un représentant Amway qu'il cherche ou un interprète? En fin de compte, la curiosité l'avait emporté sur la méfiance, et il s'était retrouvé, en ce bel après-midi d'été, sur la rue de l'Époque où il cherchait toujours le 393.

Il vit soudain, sous un escalier en spirale, une porte à demi cachée par les lierres. S'approchant, il écarta d'une main les feuilles envahissantes et découvrit en dessous le numéro 393. Ça commence bien, se dit-il. Je vais travailler dans un sous-sol sombre et humide et je devrai me battre avec la végétation chaque matin avant d'entrer. Ça doit être plein de bestioles là-dedans. Que quelqu'un me donne un sécateur pour que je me fraye un chemin. Et, pestant toujours contre ceux qui ne voient pas l'utilité de défricher leur entrée, il ouvrit la porte.

Ce qu'il vit le fit presque tomber en bas de ses affreuses chaussures. Il avait l'impression d'avoir franchi le seuil du temps. Il était passé d'un trottoir baigné de soleil à un vieux laboratoire, copie conforme des ateliers de savant fou qu'on voyait dans les films en noir et blanc. La pièce était remplie de bocaux et de flacons de toutes les formes et

dimensions, et des liquides bleus, verts et rouges bouillonnaient dans des alambics. Sur des tablettes rudimentaires étaient alignés d'innombrables flacons aux flancs arrondis portant des étiquettes sur lesquelles figuraient des noms de produits écrits à la main : CHLORE, FORMOL, GLYCÉRINE, SOUFRE, CARBONATE DE SODIUM. Une puissante odeur de chimie imprégnait l'air. La seule fenêtre, au fond de la pièce, était obstruée par une planche anatomique jaunie représentant le corps humain. Inconsciemment, Jean chercha des yeux le bocal contenant un cerveau humain. Il doit bien être quelque part, se dit-il.

Jean pris soudain conscience de l'absurdité de cette démarche. Un interprète sérieux, même mal chaussé, n'avait rien à faire dans un endroit pareil en plein cœur de la journée. Il était sur le point de partir quand son œil capta un mouvement dans l'obscurité. Un homme accroupi se relevait, une éprouvette à la main. Le teint gris, les cheveux et la barbe en broussaille, le costume ancien... il avait l'air de sortir d'un livre d'histoire. Quel homme étrange, pensa Jean. Le personnage ne l'avait pas vu, de toute évidence. Il continuait de s'affairer dans son laboratoire en marmonnant quelque chose. Les images et les impressions se bousculaient dans la tête de Jean. Puis, l'offre d'emploi, la raison pour laquelle il était dans ce lieu sordide, lui revint à l'esprit : Louis Pasteur. Nous sommes en 2004 et je suis en présence de Louis Pasteur, éventuel employeur.

Sans dire un mot, le plus discrètement possible, il se tourna vers la porte dans le but très précis de détalier comme un lapin. C'est à ce moment qu'il entendit une voix l'interpeller : « Ah! Monsieur! Vous êtes ici pour le poste d'interprète, n'est-ce pas? Entrez, venez. Ne vous sauvez pas comme les deux autres. S'il vous plaît. Je vais vous expliquer. »

Jean se retourna. Louis Pasteur s'était approché et n'était qu'à quelques pas de lui. Une puissante odeur de moisi parvint à ses narines. Les vêtements du vieil homme étaient fripés comme s'il avait dormi dedans pendant 109 ans. Mon Dieu, c'est un revenant. Je vais passer une entrevue avec un fantôme.

Louis Pasteur poursuivit : « Cher ami, venez. On va s'asseoir juste ici. Je n'ai pas encore de bureau. Il y a tellement de choses à faire quand on revient, comme ça. Il va me falloir de nouveaux vêtements, de toute évidence. Et une bonne coupe de cheveux. Je devrai aussi rencontrer les journalistes à un moment donné. En fait, c'est pour ça que j'ai besoin de vous. Tout a changé et je ne m'y retrouve plus. Regardez ces journaux. Ils sont en français; je les lis mais je n'y comprends rien! C'est comme lire du chinois. C'est truffé de termes et de notions que je ne connais pas. Et il faut que je comprenne. C'est ma réputation qui est en jeu. »

— Monsieur Pasteur, je ne pense pas que vous ayez à vous inquiéter pour votre réputation. Par contre, il va vraiment falloir que vous m'expliquiez ce que vous faites ici, dans ce laboratoire, une centaine d'années après votre mort. Expliquez-moi et vite, sinon vous allez devoir courir après moi dans le métro!

— Le quoi?

— Le métro. C'est... C'est un moyen de transport en commun. Une espèce de train souterrain qui sillonne la ville. Ce qui est bien avec le métro, c'est qu'il n'y a jamais de bouchons de circulation. Par contre, il y a souvent des pannes, des accidents, des suicides. Sur la ligne orange, il y en a, c'est épouvantable.

— ...

— Donc pour en revenir à votre, euh, revenance...

— Écoutez, c'est très simple. Il faut juste que vous fassiez preuve d'ouverture d'esprit. En tant que scientifique, j'ai toujours pensé que le corps avait le pouvoir de s'autoguérir si on lui en laissait le temps et surtout si on évitait de le solliciter pour d'autres fonctions comme manger, bouger, éliminer. En m'appuyant sur des principes de cryogénie, je suis parvenu à plonger mon corps dans un état léthargique, une sorte de sommeil programmé. Je me suis endormi, malade, en 1895 et je me suis réveillé en santé, quoiqu'un peu courbaturé, il y a quelques jours.

Pasteur soupira : « En santé, oui, mais bien seul et perdu. Tout a changé. Tout a tellement changé... »

Les questions se bousculaient dans la tête de Jean : « Qu'est-ce qu'il fait ici, à Montréal? Comment se fait-il qu'il soit encore vivant? Pourquoi a-t-il besoin de moi? Qu'est-ce qu'il compte faire maintenant? » Une chose, pourtant, était claire dans son esprit : cet homme était bien Louis Pasteur, scientifique français connu dans le monde entier pour son immense contribution à l'avancement de la médecine. Un homme d'une telle qualité se reconnaît entre tous, même sous la forme d'un revenant. Fasciné, Jean observait le vieil homme perdu dans ses pensées. Le regard un peu paniqué, les lèvres tremblantes, il avait l'air apeuré d'un enfant qui, très fier d'avoir réussi à monter jusqu'en haut d'une échelle, réalise soudain qu'il est incapable d'en redescendre. Jean se souvint alors de la raison pour laquelle il était là.

Il prit doucement les articles que Louis Pasteur tenait à la main et commença à les examiner. Ils étaient tous en français et semblaient bien rédigés. Jean ne voyait pas très bien ce que Pasteur attendait de lui. Il repéra alors quelques termes soulignés : virage ambulatoire, système de santé à deux vitesses, fermeture de lits, Viagra... Jean sourit. En effet, tous ces concepts devaient être parfaitement incompréhensibles pour ce monsieur endormi depuis plus de cent ans.

« Le virage ambulatoire, monsieur Pasteur, c'est une réforme du système de santé en vertu de laquelle on essaie le plus possible de sortir les malades des hôpitaux. »

Pasteur semblait perplexe. « Voyez-vous, dans mon temps, les hôpitaux étaient précisément l'endroit où l'on souhaitait garder les malades. Vous savez, pour les aider à se rétablir, pour contenir les épidémies, pour qu'ils aient accès à des soins en cas de besoin. »

— Les temps ont changé, monsieur Pasteur. Aujourd’hui, on n’a pas suffisamment de ressources pour faire ça. Les médecins et les infirmières se font rares; une fois leurs études terminées, ils quittent la province pour aller travailler aux États-Unis où les conditions et les salaires sont plus avantageux. On appelle ça l’*exode des cerveaux*.

— Très intéressant, monsieur... monsieur?

— Lauzon. Jean Lauzon.

— Alors, ces malades qui sont chassés des hôpitaux, où est-ce qu’ils vont se faire soigner? Ils n’obtiennent quand même pas leur congé dans les heures qui suivent une chirurgie?

— Dans bien des cas, oui. On leur administre une solide dose d’analgésique pour qu’ils ne souffrent pas trop en retournant chez eux et on les invite à communiquer avec leur médecin en cas de besoin. Certains malades bénéficient de soins à domicile, mais la plupart doivent compter sur l’aide des membres de leur famille ou de leurs amis.

— Et ça fonctionne ce système?

— Non, pas vraiment. C’est pour ça qu’on songe à instaurer ce qu’on appelle *un système de santé à deux vitesses*, c’est-à-dire un système reposant à la fois sur les services privés et les services publics. Comme les mieux nantis seraient nettement privilégiés dans cette approche, bien des gens s’y opposent farouchement. Résultat : les listes d’attente s’allongent, des patients meurent faute de soins et les professionnels de la santé sont tous au bord du *burnout*.

— Et ça se trouve où, le « bernatte »?

— *Burnout*. Ça signifie « épuisement professionnel ».

— Je vois. Et la fermeture de lits dans tout ça? L’espace est-il restreint au point où vous devez fermer les lits après vous en être servis?

— Ce n’est pas une question d’espace mais bien de ressources. Fermer des lits, ça ne veut pas dire les plier en deux et les ranger dans un coin. Ça veut dire restreindre le nombre de patients hospitalisés. Ainsi, il peut y avoir 500 lits dans un hôpital, mais s’il n’y a que 12 infirmières en service, ils ne peuvent être tous occupés. Alors on en ferme, disons, la moitié.

Louis Pasteur secoua la tête, incrédule. Il ne saisissait qu’en partie toutes ces notions qui appartenaient à une époque bien différente de la sienne. Ce qu’il comprenait fort bien, toutefois, c’était que les malades étaient, en bout de ligne, les grands perdants. Il avait vécu à une époque où la vie était beaucoup plus fragile, mais combien plus respectée. L’idée qu’un patient puisse mourir en dépit de tous les moyens qui existaient aujourd’hui

pour le sauver lui paraissait inconcevable. En lisant les journaux et les revues scientifiques, il avait pris connaissance des traitements et des techniques révolutionnaires dont on disposait de nos jours pour guérir de terribles maladies comme le cancer et les affections cardiovasculaires. Une autre question lui vint alors à l'esprit.

« Monsieur Lauzon, parlez-moi de cette grande découverte qu'est Viagra, ce médicament de percée qui a révolutionné le monde de la médecine. On en dit tellement de bien. Alors ça y est? L'homme a finalement mis au point un traitement contre le cancer? Est-ce bien de ça dont il s'agit? »

— Monsieur Pasteur, Viagra ne traite pas le cancer, vraiment pas. C'est un médicament contre la dysfonction érectile.

— La dysfonction des reptiles? C'était important à ce point, je veux dire pour le sort de l'humanité, de guérir la dysfonction des reptiles?

— Érectile, monsieur. Dysfonction érectile.

— ...

— Comme dans érection...

Pasteur, qui jusque-là semblait confus, eut soudain l'air estomaqué. Il reprit d'un ton lent, presque menaçant : « Monsieur Lauzon, êtes-vous en train de me dire que les scientifiques ont consacré des dizaines d'années de travail, réalisé des centaines de travaux de recherche et investi des millions de dollars pour mettre au point un médicament dont la seule utilité est de permettre à monsieur d'honorer son épouse quand il en a envie? »

Jean, qui n'avait rien à voir avec la découverte de Viagra, qui n'avait même jamais fait l'essai du produit, eut tout à coup très honte de faire partie d'une génération valorisant à ce point les capacités sexuelles. Il répondit d'un « oui » à peine audible.

Louis Pasteur se leva et commença à arpenter la pièce. « Mais pourquoi? », demanda-t-il enfin.

— Pour l'argent, je suppose. Vous n'avez pas idée des bénéfices que génère un produit comme celui-là.

En disant cela, Jean se souvint d'avoir vu dans un documentaire sur la vie des grands hommes de science combien Louis Pasteur était dédié à son travail et au mieux-être de l'humanité. Son désintéressement était légendaire. Quel choc ce devait être pour lui de se retrouver dans un monde où les priorités étaient à ce point changées. Il s'empressa d'ajouter : « Mais, vous savez, la médecine a quand même fait des progrès remarquables. On sauve les bébés très prématurés. On guérit les grands brûlés. On rafistole le cœur pour qu'il puisse fonctionner encore de nombreuses années. On greffe des organes. Et, de plus

en plus, on guérit le cancer. L'entreprise qui produit Viagra a également conçu de nombreux médicaments qui sauvent chaque jour des milliers de vies. Je vous assure que... »

Jean s'arrêta net. Debout, à quelques mètres de lui, Pasteur lui parut soudain très vieux. Ma parole, se dit Jean, ses cheveux ont blanchi depuis que je l'ai aperçu pour la première fois. Et comme ça, debout, il est vraiment très voûté. Bien plus que tout à l'heure. Ses mains... Mon Dieu, ses mains sont celles d'un vieillard. Leurs regards se croisèrent et Pasteur comprit. Il dit simplement : « Je vieillis à vue d'œil, n'est-ce pas? »

Jean fit oui de la tête, trop abasourdi pour prononcer une seule parole.

Pasteur poursuivit : « C'est un phénomène auquel je n'avais pas pensé. Vous savez, c'est comme la potiche qui séjourne intacte au fond de la mer pendant des dizaines d'années et qui se désintègre au contact de l'air. Depuis mon réveil, j'essaie de mettre au point une potion visant à contrer cet effet. Je n'ai pas eu beaucoup de succès jusqu'ici. En fait, je pense même avoir involontairement accéléré le processus. »

— Monsieur Pasteur, laissez-moi vous conduire à l'hôpital.

— Après ce que vous venez de me dire au sujet des hôpitaux, non merci. Autant me rendre directement à votre... votre fameuse ligne orange.

— Je suis heureux de voir que vous n'avez pas perdu votre sens de l'humour. Mais le temps presse, croyez-moi. Vous vieillissez de minute en minute.

Pasteur sortit un petit miroir de sa poche. Ce qu'il vit lui fit perdre un peu son aplomb : « Monsieur Lauzon, si vous voulez bien m'excuser maintenant, j'ai du travail. Il faut que je trouve le moyen de rester en vie. Il y a tellement de projets que j'aimerais réaliser avec votre aide. Vous m'avez beaucoup appris aujourd'hui, je vous remercie d'être venu me rencontrer. Laissez-moi vos nom et adresse et si... enfin, je souhaite avoir l'occasion de vous revoir. »

Pendant que Jean sortait une carte de son portefeuille, Louis Pasteur cherchait fébrilement quelque chose dans un tiroir. Puis il revint vers Jean. Et il avait encore vieilli...

« Tenez, mon ami, cette montre a appartenu à mon père. Je n'ai pas d'argent pour vous payer, mais je tiens à vous donner quelque chose. Elle vaut peut-être cher, après toutes ces années. Elle est à vous, pour vous remercier de ce que vous avez fait pour moi et aussi pour vous prier de tenir cet endroit secret. Ne dites à personne que vous m'avez vu. Vous passeriez pour un fou. Jamais on ne vous croirait. Et si je meurs, vous n'aurez plus aucune preuve de mon passage ici. »

— Non, ça c'est faux. Ils n'auront qu'à faire un test d'ADN et...

— Plaît-il?

— Un test d'A... Laissez, ce serait trop long. Bonne chance Monsieur Pasteur. Ce fut un grand honneur de vous rencontrer.

— Au revoir, Monsieur Lauzon. À bientôt peut-être. »

Jean devait garder longtemps à l'esprit cette image de Louis Pasteur lui faisant un dernier signe de la main, debout et seul au milieu de son laboratoire. Il n'arrêtait pas de se demander s'il avait rêvé ou si le grand homme avait bel et bien franchi la barrière du temps, juste assez longtemps pour apprendre que l'humanité courait à sa perte. La montre, qu'il gardait précieusement, témoignait pourtant de l'authenticité de cette rencontre extraordinaire.

Puis un matin, en feuilletant le journal, Jean prit connaissance de la nouvelle suivante dans les faits divers :

Mystérieuse découverte

Des ouvriers de la construction ont fait une étonnante découverte hier matin au moment de démolir un immeuble situé en plein cœur de la ville. Un squelette humain intact, assis sur une chaise et tenant à la main une éprouvette, a été trouvé dans ce qui semblait être un ancien laboratoire. Le squelette a été transporté à l'Institut de médecine légale de Montréal, où l'on tentera de déterminer l'âge du squelette et l'identité du défunt. D'après les premières analyses, le squelette aurait près de 200 ans! Les policiers ont ouvert une enquête.

Il n'a pas réussi, pensa-t-il. L'humanité vient de perdre une deuxième fois le remarquable savant que fut Pasteur. Puis, il ouvrit son tiroir et sortit l'écritoire dans lequel il avait placé la montre que Louis Pasteur lui avait donnée et qui était devenue son bien le plus précieux. À l'intérieur, une fine poudre de métal rouillé recouvrait l'étoffe satinée. La montre, comme son propriétaire, n'avait pas su résister à l'effet inexorable du temps..